

A l'orée du pays fertile
Jacques Lacarrière

EXTRAITS

Abécédaire de la terre

Annonciatrice des aubes et des astres
Berceau de nos balbutiements
Colombier des humaines colombes
Donatrices des délectations
Écrin de nos enchantements
Florilèges des floraisons
Géante où gazouille le monde
Héroïne de l'histoire des herbes
Infante de l'immensité
Jardinière des joies et des jours
Kermesse des kobolds
Légendaire des loups et des lions
Matrice et mémoire du monde
Nourrice des nids et des nues
Plénitude des pastoureaux
Quintessence des autres éléments
Royaume de toute renaissance
Semeuse de savoirs et de saveurs
Trésors où s'enrichit le Temps
Unisson de tous les univers
Ventre et veilleuse des victoires
la Terre

Écrit en mer Égée, entre Ios et Siphnos

Au plus près de la “mer écumeuse“ d’Homère,
au plus près de cette vérité bleue
qui tremble à l’heure du poème,
au plus près de la vague offerte en chacun de ses creux,
au plus près du fragile avenir de l’écume,
au plus près de l’oiseau à la croisée des vents,
au plus près du rivage où veille une chapelle

j’ai regardé les îles, grenades émietées aux noces de la mer,
j’ai perçu leur cri de chaux vive et de sel,
humé leurs icônes d’odeur et les bouquets séchés de leur lumière.
Ici le filet du pêcheur dialogue chaque jour
avec la liberté des vagues,
chaque jour le soleil recommence
les jeux savants des mouettes et de l’azur,
et ici, chaque jour, à mi-chemin des ombres et du réel
corps éployé dans la légende,
vient rêver
une néréide.

Portrait d'un hirsute

Un profil de ménagère et une sensibilité d'obélisque, il n'en fallait pas plus pour qu'il devienne impossible à vivre. Il avait été ramoneur puis professeur au Muséum d'histoire naturelle. Il y avait acquis cette habitude déplorable de se croire une géologie en marche. Aussi ne bougeait-il jamais. Il ne se lavait jamais non plus. Il est mort un jour, d'érosion.

Même parti très loin, je ne sais
Quel est le plus réel, de ma mémoire ou de mes routes
Quel est le vent qui pousse ce bateau,
Quelle est la mer qui pousse ces oiseaux.
Je suis arrivé près de lagunes ocrées
Où la patience des sauriens ruminait
Le long enfantement de l'homme.
Ainsi de toi, lointaine, jusqu'à moi :
Ta main est ce serpent lacustre dont le sommeil
M'attend au bout des mémoires du monde.

1950

INCERTITUDES

Je ne sais pas pourquoi le Zodiaque est si haut
Ni pourquoi les nuages sans cesse recommencent
Pourquoi l'éclair ne dure, pourquoi les soleils meurent
Je ne sais pas pourquoi le vent est sans mémoire.

Mille ans suffiraient-ils pour pouvoir épuiser
La raison d'un seul jour
Et mille autres pour enfin déchiffrer les runes inviolées de la nuit ?

Demeure, malgré tout, la fidélité du printemps,
Demeurent l'élévation et la ponctualité des sèves
Demeurent au loin les milles chuchotis de la mer
Demeure à mes oreilles le chant muet des coquillages.

Je ne sais pas pourquoi le vent est sans mémoire
Je ne sais pas pourquoi les taupes sont aveugles
Je ne sais pas pourquoi les saules se lamentent

Je ne sais pas pourquoi l'herbe n'a pas d'histoire.

Mille ans suffiraient-ils pour nous faire découvrir
le pacte des herbes et du vent
Et mille autres pour élucider
l'œil irisé des libellules ?

Demeure, inexorables, le foisonnement des fourmis
Demeure, inégalée, la diligence des abeilles
Demeure, inexplicable, le mutisme des cicindèles,
Demeure, indiscuté, le verbiage des Kinkajous.

Je ne sais pas pourquoi le vent est sans mémoire
Je ne sais pas pourquoi la foudre devient cendre
Je ne sais pas pourquoi l'oiseau n'a que deux ailes
Je ne sais pas pourquoi la rose est sans pourquoi.

Octobre au bord des flammes

Antiphonaires des saisons, les vêpres
tombent sur la ville avec un bruit de voix mouillées.
Là-bas, ce répons d'âmes
cette cantilène des nuages
et le cri de l'ange là-haut
déroulant la grande nappe des prières
sur l'incendie, sur l'agonie de la lumière.

1950

Cyclades

Ici, le temps se mesure au comptant, au content du soleil. C'est pourquoi chaque coupole, chaque chapelle filtrent les flèches du zénith, clepsydres des lumières.

Ruelles des Cyclades : lignes de partage du jour et de la nuit sur le crêt de l'Immaculé comme une eau ruisselant vers le levant ou le ponant des songes.

Arêtes vives comme le tranchant d'un glaive entre fini et infini. Comme l'épée de l'Ange entre innocence et faute. Arêtes vives comme une frontière rectiligne, embrasée, parallèle à notre destin.

En ces jeux de lumière et d'ombres cycladiques, en ce damier austère, on retrouve la trace des vieilles géométries qu'Euclide, Thalès et Pythagore ont tour à tour inscrites dans le blanc du ciel grec. Épures de midi. Lignes, droites, angles, arêtes, trigones et triangles du ciel que le soleil docile reproduit sur le cadran des îles. C'est là, juste à la bissectrice des solstices que son tranchant sépare la Mémoire. Et il met d'un côté les grands cyprès orphiques, de l'autre le marbre euclidien du zénith.

J'ai regardé les îles, grenades émietées aux noces de la mer, j'ai perçu leur cri de chaux vive et de sel, humé leurs icônes d'odeur et les bouquets séchés de la lumière.

Là, juste là, cette arche d'ombre fichée sur l'épingle embrasée du soleil.

Il y a dans la tradition mystique de la Grèce un mot qui désigne les ascètes les plus ardents, les plus acharnés à demeurer dans le désert aux franges des brûlures, et ce mot, c'est *nepsis* qui veut dire sobriété. On nomme précisément neptiques les ermites les plus extrêmes en leur ascèse. Ivresse neptique du mur Egéen, fou de soleil, éperdu de lumière. Ivresse neptique des voiles cycladiques sur l'écume. Car il n'est autre ivresse que celle de l'homme sobre devant l'arête immaculée de ses désirs.

Neptiques sont ces murs, ces terrasses, ces coupoles, ces marches étincelantes, dénudées de lumière. Neptiques puisqu'un peu de chaux leur suffit pour affronter l'infini bleu du ciel.

Lumière janséniste de la chaux, ombres dionysiaques, couleurs avivant les seuils, les portes, les fenêtres. Des unes aux autres, vent dorien et soleil ionien, le contraste d'un isthme infime. Où la mémoire a su nimer d'ocelles le derme écru des murs.

Au cadran solaire des escales, les mâts sont aiguilles des vents, les coques alcôves des tempêtes. Mais là, souviens-t'en bien, en ce port calme et bleu, juste après le réveil des gorgones et des proues, tu vis pour la première fois bouger l'ombre des heures.

Yggdrasil *

Je suis né d'un songe de la terre rêvant qu'elle s'unissait au ciel.

J'ai grandi dans l'ombre inquiète de racines toujours assoiffées
d'obscur.

Et j'ai fleuri dans l'allégresse de la sève et l'offertoire des
frondaisons.

Je suis l'axe du monde, vivant défi des temps carbonifères.
L'alliance de l'ombre et de l'éclair, le tremplin des orages, l'esprit
des sources et des souffles.

Je suis le sommeil et l'éveil, le silence et la symphonie.

Je suis l'oratoire des astres, et mes feuillages s'impatientent des
apocalypses à venir.

J'abrite en mes branches l'aspic et l'alouette, l'ogre et l'océanide,
le singe et la sylphide, le ver et la vestale.

J'abrite l'hier des fauves, les présent des oiseaux et le demain des
hommes.

J'abrite le nid des anges et les couvées du ciel.

Je suis l'axe du monde.

* Yggdrasil est le nom donné par les anciens Germains au Frêne cosmique qui
reliait le ciel et la terre. Il abritait en ses racines les divinités du destin, en ses
branches toute l'humanité et en son sommeil le palais des dieux.